

CHAMBRE DES PAIRS.

Séance du 23 mai 1836.

— 27 9.03.05

DISCOURS

PRONONCÉ par M. le Comte DE CAFFARELLI, à
l'occasion du décès de M. le Maréchal duc
DE TRÉVISE.

MESSIEURS LES PAIRS,

Autorisé par les usages de la Chambre, appuyé sur les grandes considérations développées par un honorable Pair, dans le discours éloquent qu'il prononça naguère en l'honneur de M. le vicomte Lainé, j'ose à mon tour élever la voix pour rendre hommage à la mémoire d'un de nos collègues. Lorsque l'âge ou les infirmités éclaircissent nos rangs, nous savons tous que leur victime a subi le sort commun à tous les hommes, et nous aimons à nous rappeler les services qu'il a rendus, les traits qui honorent son caractère, les droits qu'il avait à notre estime. Mais si une circonstance extraordinaire, inattendue, un crime affreux, en-

619

lève à cette Chambre un citoyen illustre, un guerrier respecté par vingt années de combats, distingué par ses talens militaires, par ses vertus privées, nos regrets sont plus profonds, nos larmes sont doublement amères; la patrie est en deuil; on veut connaître les détails d'une vie active, laborieuse, entièrement consacrée à l'honneur et à la patrie, qu'il pouvait encore servir. Tels sont, Messieurs, les sentimens que nous éprouvons en nous rappelant le maréchal Mortier, duc de Trévise, dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir; ma voix est bien faible, mes talens sont fort au-dessous de ce que j'entreprends; mais je n'ai écouté que mon cœur, et c'est pour cette raison principalement que j'ai compté sur votre indulgence. Au reste, la vie du maréchal Mortier a été si conforme à tous les principes de l'honneur et du devoir, qu'il suffit de vous faire connaître ses actions pour qu'il puisse être apprécié par tout le monde.

Mortier Édouard-Adolphe-Casimir-Joseph, duc de Trévise, Pair et maréchal de France, grand'croix de l'ordre de la Légion-d'honneur et de l'ordre du Christ de Portugal, chevalier de la Couronne-de-Fer, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, naquit au Cateau-Cambresis, le 13 février 1768; il était fils de M. Charles Mortier, propriétaire et député aux États-généraux pour le Cambresis. Il fut placé au collège Irlandais de Douai, où il fit de bonnes études, et apprit la langue anglaise, qu'il écrivait et parlait avec une grande pureté. Son père le destinait au commerce: mais à cette époque où tout le monde prévoyait une

guerre prochaine, dans laquelle la France aurait à lutter contre les Puissances de l'Europe, le jeune Mortier montra un goût très vif pour l'état militaire. En 1791 il obtint une sous-lieutenancé dans un régiment de carabiniers. Alors se formaient ces bataillons de volontaires que l'amour de la patrie et l'horreur d'une invasion étrangère firent surgir tout à coup sur le sol de la France. Les compatriotes du jeune Mortier se groupèrent autour de lui, et l'engagèrent à accepter le commandement d'une compagnie dans le 1^{er} bataillon du département du Nord, organisé par son oncle François Mortier, chevalier de Saint-Louis, ancien brigadier de gendarmerie de la maison du Roi. Il fit ses premières armes à Quiéverain, et, le 30 avril 1792, il eut un cheval tué sous lui.

Aux batailles de Jemmappes, de Nervinde, de Pellemborg, au siège du château de Namur, où il déploya les talens d'un officier distingué, sa bravoure le fit remarquer de ses chefs. A Honscoot, il reçut le grade d'adjudant général pour récompense de sa conduite à l'affaire d'Eskelbek. Cet avancement rapide était dû à cette bravoure froide et à cette intrépidité, excitée par un amour ardent de la patrie, dont le maréchal Mortier fit preuve dans toute sa conduite et dans toutes les circonstances. Il fut grièvement blessé au déblocus de Maubeuge, et fut cité avec grands éloges lors de la bataille de Fleurus et au passage de la Roer.

Sur la fin de 1794, il était chef d'état-major des troupes formant l'attaque de Maëstricht, sous les

ordres du général Kleber, et il contribua à faire capituler le fort Saint-Pierre.

En 1796, commandant les avant-postes de l'avant-garde de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres du général Lefèvre, le chef de brigade Mortier tourna la gauche du prince de Wurtemberg, et par ce mouvement le força d'abandonner la position d'Altenkirchen, avec une perte de 6,000 hommes et onze pièces de canon.

A la bataille de Friedberg, il força le passage de la Nidda, et quelques jours après il culbuta l'ennemi à Wilsdorf. Il enleva successivement Giessen, Gemunden, Schewenfurt, Rottembourg et autres postes importants.

Le général Richepanse, commandant la cavalerie de l'armée du général Kleber, ayant été blessé au combat d'Hirschaid, l'adjudant général Mortier le remplaça. Dans son rapport du 16 août sur ce combat et sur le passage de la Rednitz, le général Kleber fait le plus grand éloge de la conduite, du sang-froid, de la bravoure et de la présence d'esprit de cet officier supérieur.

Le grade de général de brigade lui fut offert comme récompense après le traité de Campo Formio, mais il ne crut pas devoir l'accepter; il demanda, pour marque de satisfaction de ses services, l'honneur de commander le 23^e régiment de cavalerie, qui lui fut accordé.

Dans un temps où l'avancement était extrêmement rapide, il était rare d'en voir refuser. Mais quoique celui du chef de brigade Mortier ait été assez prompt, tous ses grades ont été acquis sur le

champ de bataille, ou à la suite d'actions d'éclat; et à la fin d'une campagne très active et marquée par des succès, cet officier jugé par un homme tel que le général Kleber digne d'avancement s'y refuse avec une modestie réelle, et se croit récompensé au-delà de ses mérites par le commandement du 23^e régiment de cavalerie. Il avait été guidé dans ce choix par la connaissance qu'il avait des braves soldats qui le composaient; il les avait eus sous ses ordres, il les avait vus dans l'action, il était leur ami, leur père, avant d'être nommé leur chef.

Mais les talens et les services du chef de brigade Mortier étaient trop connus et appréciés du Gouvernement, pour permettre qu'il restât longtemps dans ce grade : on jugea que ses services pourraient être beaucoup plus avantageux à son pays dans un poste plus élevé, et l'on parvint à vaincre sa répugnance; il fut promu au grade de général de brigade en 1799, et envoyé à l'armée du Danube; il y commanda les avant-postes de l'avant-garde, obtint de nombreux succès et se trouva à l'affaire de Leptingen, et à tous les combats qui eurent lieu en avant d'Offenbourg; il passa ensuite à l'armée d'Helvétie. Sa division fut seule employée à l'affaire de Wolschaffen, et se distingua particulièrement à la bataille de Zurich.

Lorsque le maréchal russe Souwaroff, quittant l'Italie, se portait sur Zurich, pour se joindre aux armées russe et autrichienne, le général Mortier fut envoyé à Mitten pour arrêter son mouvement; il parvint à s'emparer de la position et de

toute l'artillerie ennemie : il en poursuivit ensuite les débris dans le Mutton-Thal, et contribua efficacement à expulser l'ennemi du territoire Helvétique. Il fut nommé ensuite général de division à l'armée du Danube. Appelé à Paris par le premier Consul, il en reçut, comme marque de confiance, le commandement de la 16^e division militaire, dont le chef-lieu était Paris.

Jusqu'à présent, nous avons vu le général Mortier remplir exactement tous ses devoirs comme militaire, et sa vie a été constamment celle du soldat. Nous allons le voir bientôt paraître sur un plus grand théâtre, où il pourra montrer tout ce que son caractère a d'élévation, de ressources et de moyens.

Après la rupture de la paix d'Amiens, il reçut du premier consul l'ordre de s'emparer de l'Électorat de Hanovre. Par des marches rapides et de bonnes dispositions, il se porte sur cet électorat, pousse devant lui l'armée hanovrienne commandée par le maréchal Walmoden, la force à repasser l'Elbe et l'oblige à conclure une capitulation signée dans un bateau au milieu du fleuve, par les généraux en chef des deux armées. L'armée hanovrienne fut prisonnière et le pays fut déclaré possession française. A son retour à Paris, il reçut du Gouvernement des éloges publics, et fut nommé l'un des quatre généraux de division commandant la garde des Consuls, et spécialement de l'artillerie.

Pendant son séjour en Hanovre, il s'occupa à en régulariser l'administration; les habitans trouvèrent toujours en lui douceur et bienveillance,

fermeté et sagesse; un jugement droit et éclairé prévint ou arrêta des dilapidations et des abus; il s'attacha surtout à prévenir les envahissemens d'autorité et à soutenir le faible contre le fort; son principe était que la meilleure manière de faire respecter le Gouvernement était de le faire aimer.

En 1804, il présida le collège électoral du département du Nord; il était honorable pour lui de reparaitre au milieu de ses concitoyens couvert d'honneurs si légitimement acquis, et avec une preuve de confiance aussi éminente de la part du Gouvernement; c'était dire à ses jeunes compatriotes à quoi chacun pouvait prétendre en imitant son exemple. Aussi reçut-il la récompense la plus douce pour son cœur, dans l'accueil que lui firent les citoyens de toutes les classes, ses amis, ses parens, et surtout son père qu'il aimait et respectait par-dessus tout.

Pendant la campagne d'Austerlitz, le maréchal Mortier, chargé de couper la communication avec la Moravie de l'armée russe, forte de 30,000 hommes, commandée par le général Kutusow, descendit à la tête d'une division la rive gauche du Danube, arriva avec 4,000 hommes dans les environs de Dirnstein, et, malgré la supériorité du nombre, soutint sans perdre de terrain, un des combats les plus célèbres, les plus opiniâtres et les plus glorieux de la guerre. A cette occasion, les habitans de Cambrai votèrent et voulurent élever un monument à la gloire du maréchal Mortier : trop modeste pour l'accepter, touché de la plus vive reconnaissance pour ses concitoyens, mais trou-

vant sa récompense dans le sentiment d'un devoir accompli, il s'y refusa positivement.

En 1806, l'Empereur, mécontent de la conduite ambiguë du prince de Hesse-Cassel, et bien convaincu que ce souverain n'attendait que l'occasion de se déclarer contre la France, jugea convenable de le mettre hors d'état de rien entreprendre et chargea le maréchal Mortier, commandant le 8^e corps de la grande armée, d'entrer dans l'Électorat, de désarmer et de licencier l'armée hessoise, et d'occuper toutes les places fortes. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Le Maréchal fit mettre bas les armes à l'armée, occupa toutes les places de l'Électorat et entra dans Cassel le 31 octobre.

De la Hesse, le maréchal Mortier continue sa marche sur le Hanovre dont il prend une seconde fois possession, arrive à Hambourg le 19 novembre, ensuite à Anclam.

Vainqueur des Suédois en avril 1807, il conclut à Scholikow, avec le général d'Essen, commandant de l'armée suédoise, une suspension d'armes à la suite de laquelle les îles d'Usdom et de Vollen reçurent garnison française. Le général suédois s'engagea, en outre, à ne fournir aucun secours d'hommes ou de munitions à la garnison de Dantzig, alors assiégée par le maréchal Lefèvre, et de s'opposer à tout débarquement, dans la Poméranie suédoise, de troupes en guerre avec la France.

Dans cette même campagne, à la glorieuse bataille de Friedland, commandant la gauche de l'armée, à laquelle cette gauche servait de pivot, il

soutint vaillamment et pendant toute la journée ; le choc répété de l'ennemi : à la paix de Tilsitt, fruit de cette victoire, le maréchal Mortier fut nommé gouverneur général de la Silésie.

Passé en Espagne en 1808, il prit Sarragosse, avec le maréchal duc de Montébello, après la plus vigoureuse défense.

En février 1809, il force le passage du pont de l'Arzobispo, et s'empare de l'artillerie ennemie. Commandant les 4^e et 5^e corps, sous les ordres du roi Joseph, il livra la bataille d'Ocana, où il donna une nouvelle preuve de sa résolution et de son habileté. L'ennemi, fort de 80,000 hommes, perdit 50 pièces de canon, 50 drapeaux et 25,000 prisonniers.

Uni au maréchal duc de Dalmatie, et commandant les mêmes corps d'armée, la manœuvre hardie qu'il exécuta de nuit, pour se porter sur la gauche de l'armée ennemie, après avoir passé la Gebora, amena le gain de la bataille de ce nom, et décida la prise de Badajoz.

Rappelé d'Espagne, il partit pour la campagne de Russie, prit part à toutes les batailles qui précédèrent l'entrée de l'armée à Moscou, fut chargé d'y rester après le départ de l'Empereur, et de faire sauter le Kremlin. Cet ordre fut exécuté le 22 octobre au soir.

La veille de son départ de Moscou, il avait fait prisonnier le comte de Winzingerode qui venait l'attaquer avec un corps de troupes de Twer ; il passa la Bérésina pour soutenir et appuyer, sur la route de Borisow, le maréchal Oudinot engagé

avec les divisions russes qui arrivaient pour couper les communications; elles y furent battues, l'armée passa le fleuve et opéra sa retraite.

Après avoir quitté Smolensk avec deux divisions de la jeune garde et un régiment de vieille garde hollandais, il soutint toute la journée, à Crasnoë, un combat terrible contre l'avant-garde russe, pour donner aux corps d'armée restés en arrière, le temps de rejoindre.

Le Maréchal mit tous ses soins et employa tous ses talens à conserver le corps qu'il commandait. Dans cette retraite si terrible, où il fallait combattre les ennemis, les élémens, les privations de tout genre, le maréchal Mortier s'occupa sans relâche de la conservation de ses soldats; son cœur fut pénétré de douleur à la vue de maux qu'il ne pouvait ni empêcher ni prévenir. Chargé de la conduite de l'arrière-garde, qu'il ne quitta qu'à Posen, le 16 janvier 1813, il eut le triste spectacle des ravages que la faim, le froid, le défaut de vêtemens et les maladies, avaient causés à l'armée. Il eut l'ordre de se rendre à Francfort pour y réorganiser la jeune garde, dont il eut le commandement en 1813.

Il combattit à Lutzen, Bautzen, Dresde, Wachau, Leipzick, et retarda partout les efforts des ennemis de la France.

Parti de Mayence pour Reims, et de là pour Langres, le maréchal Mortier tint tête, à Bar-sur-Aube, avec une poignée d'hommes, à toute l'armée autrichienne et wurtembergeoise, et ne put être entamé.

Pendant la mémorable campagne de 1814, il commanda la jeune garde, et prit une part très active aux affaires de Montmirail, Château-Thierry, Gué-à-Trem, Laon et Condé, où, le 25 mars, dans les plaines de Champagne, réuni au corps du duc de Raguse, ils résistèrent à toute la cavalerie ennemie, commandée par le grand-duc Constantin. Il se retira sur Provins, et de là sur Paris, pour mettre la Capitale à couvert. Il se battit encore toute la journée du 30 mars, et ne cessa de combattre que lorsque toute résistance fut impossible. Il se retira alors sur Essonne, où il prit position. Il rejeta la proposition de capitulation qui lui fut faite au nom des alliés, et annonça la volonté de rejoindre l'Empereur à Fontainebleau. Il regardait comme un devoir de lui donner jusqu'au dernier moment des preuves de sa reconnaissance, de son respect et de son attachement. Ce ne fut qu'après son abdication et son départ qu'il donna son adhésion aux actes du Sénat.

Nous arrivons, Messieurs, à une époque bien remarquable et à des faits bien dignes de fixer l'attention, tant de ceux qui en ont été les témoins, que de la postérité.

Depuis le règne de Charles VII, Paris n'avait point vu d'ennemis dans ses murs. Mais à la suite d'une lutte de plus de vingt années, la Capitale fut occupée par les armées de toute l'Europe. Dans une semblable catastrophe, tous les pouvoirs se trouvèrent dissous. Mais telle était la force de l'organisation créée par le grand homme qui avait gouverné la France, que l'édifice social se maintint. La

dynastie qui succéda à l'Empire trouva un ordre établi, auquel il s'agissait seulement de donner une nouvelle pensée, car les formes et les réglemens furent à peu près les mêmes.

A l'arrivée de Louis XVIII, le maréchal Mortier se rendit auprès du Roi à Compiègne.

Le Roi, se rappelant la conduite noble et respectueuse du maréchal duc de Trévise envers Madame, qui se trouvait aux eaux de Pyremont au moment de l'occupation du Hanovre, eut la grâce de la lui rappeler en ces termes : « Monsieur le Maréchal, « lorsque nous n'étions pas amis, vous avez eu pour « la Reine ma femme des égards qu'elle ne m'a pas « laissé ignorer, et je m'en souviens aujourd'hui. »

Envoyé comme commissaire extraordinaire dans la seizième division militaire (Lille), il en fut ensuite nommé gouverneur ; le 2 juin chevalier de Saint-Louis, et Pair de France le 4 du même mois.

Il était à Lille lors du passage du Roi, qui se rendait à Gand. Le Maréchal l'accompagna jusqu'au pied des glacis, et ne voulut quitter le commandement de ses troupes qu'après s'être assuré qu'un convoi, qui suivait la marche du Roi, serait arrivé intact à Tournai.

Appelé à Paris, le duc de Trévise s'y rendit ; l'Empereur le fit entrer à la Chambre des Pairs ; il perdit ce titre au retour du Roi. Le 10 janvier 1816, il fut nommé gouverneur de la quinzième division. Élu à l'unanimité Député du département du Nord, en 1816, il le représenta pendant deux sessions et fut depuis rappelé à la Chambre des Pairs. En mai 1817, la rareté des

grains, des mécontentemens et des collisions entre les habitans, excités sourdement par des esprits turbulens, et les troupes de la garnison ayant causé des troubles à Rouen, le duc de Trévise reçut l'ordre de s'y rendre; son esprit conciliant et sa fermeté eurent bientôt éteint ces brandons de discorde, et, au mois d'octobre suivant, il fut rappelé à Paris.

Après la révolution de juillet, la place éminente de grand chancelier de la Légion-d'honneur étant devenue vacante par la retraite volontaire de son digne et illustre ami, le duc de Trévise fut appelé à la remplir. Elle avait été occupée à la satisfaction unanime de tous les légionnaires; le duc de Trévise suivit les errements de son prédécesseur, et son administration reçut aussi l'approbation générale.

Sa nomination à l'ambassade de Russie fut une nouvelle preuve de la confiance et de l'estime du Roi. Il put, peu après, donner à Sa Majesté un témoignage de son dévouement, en acceptant successivement le ministère de la guerre et la présidence du conseil des Ministres. C'était le sacrifice de toutes ses habitudes, de son bonheur, mais il le croyait utile à son pays et au Roi.

Nous arrivons, Messieurs, à une époque funeste dont les souvenirs sont encore bien récents et seront conservés dans l'histoire, pour faire connaître à quels excès peuvent se livrer les hommes en proie à des idées fausses sur l'organisation des sociétés.

Des esprits échauffés par le souvenir des événemens de 1793 ne craignent pas de méditer de

nouvelles horreurs, et, pour y parvenir, complotent la mort du chef de l'État et de sa famille. Ils choisissent le jour d'une revue de la garde nationale : c'est celui de l'anniversaire de la fondation du nouvel ordre de choses. Un bruit vague était répandu, annonçant que cette journée serait marquée par un attentat. Ce fut un motif de plus pour que le duc de Trévise se joignit au cortège du Roi. « Ma taille est plus haute que la sienne, dit-il, « peut-être le garantirai-je du coup qui lui est « destiné. » Le Roi fut sauvé, et vous aussi, Ministres, maréchaux, généraux qui faisiez partie du cortège, et qui avez failli être victime de cet horrible assassinat.

Je ne vous exposerai pas les détails si connus de vous, de cet événement funeste, ni la manière inopinée dont cette famille heureuse et fière de son chef apprit la perte cruelle qu'elle venait de faire ; je ne vous parlerai pas de son épouse désolée et inconsolable, de ses enfans plongés dans la douleur, de la stupeur universelle : vous en avez été les témoins, Messieurs, vous l'avez partagée, et vous portiez tous de l'amitié ou au moins une grande estime au Maréchal. Et qui était plus fait pour inspirer des sentimens durables ? Un caractère égal, une humeur douce, une âme ferme, des goûts modérés, le sentiment vif et profond, l'amour de l'humanité, le dévouement à sa patrie et à ses devoirs, un sang-froid imperturbable au milieu des dangers, tels étaient, Messieurs, les principaux traits de son caractère, qui, joints au désin-

téressement et à la générosité, nous laissent d'éternels regrets de sa perte.

Dans les divers commandemens qu'exerça Monsieur le duc de Trévise, il fit preuve de grands talens militaires; chargé d'administrer, après les avoir conquis, le Hanovre, et la Silésie dont il fut nommé gouverneur général à la paix de Tilsitt, il se montra doué d'une grande modération et d'une sage fermeté : il en donna des preuves en se refusant à exécuter certaines parties des ordres qu'il avait reçus et qui lui paraissaient injustes; ses représentations ajoutèrent à l'estime et à la considération de l'Empereur, et au respect que lui portaient les peuples qu'il était chargé d'administrer.

La famille de M. le Maréchal a reçu les preuves les plus touchantes des sentimens que lui conservaient les étrangers chez lesquels il avait exercé des commandemens : en Hanovre, en Silésie, la douleur causée par sa mort a été généralement exprimée de la manière la plus positive, par des cérémonies funèbres et par les lettres qui ont été adressées à madame la Maréchale.

L'Empereur de Russie lui a aussi donné un témoignage de ses regrets par un lettre touchante qui prouve l'estime qu'il avait conçue pour le noble caractère du Maréchal.

Mais parmi les hommages rendus à la mémoire du Maréchal, aucun n'a été plus éclatant et mieux senti par la famille, que la délibération solennelle par laquelle vous avez arrêté de porter pendant cinq jours le deuil de votre illustre collègue.

Aux grandes qualités que possédait le duc de Trévisé, comme homme public, se joignaient les vertus les plus douces. Il était fait pour sentir toutes les jouissances du bonheur domestique. Lié à une compagne remarquable par ses vertus et ses qualités aimables, il jouissait, au milieu de sa nombreuse famille, du bonheur qu'il regardait comme la récompense de ses travaux. Il avait beaucoup d'amis parmi vous, Messieurs, et parmi ses compagnons d'armes, qui lui étaient sincèrement attachés; sa mémoire sera chère à jamais à tous les hommes de bien, et à tous les citoyens animés de l'amour de la patrie, de la justice, de la vertu et de l'honneur.